

Le Franc-Montagnard

J.A. 2350 Saignelégier Poste CH SA — 126^e année — N° 18 018 Prix au N° : Fr. 1.50

JOURNAL DES FRANCHES-MONTAGNES, PARAISSANT À SAIGNELÉGIER LES MARDI, JEUDI ET SAMEDI

Mercredi 8 mai 2024

SOMMAIRE

- Des fruits et des légumes pour tous dans le chef-lieu **2**
- Divorce annoncé entre la Hopscène et la BFM **5**
- Les mailles de la solidarité tricotées par les Made-laines **7**
- L'entrée des Enfers, paradis de la pierre sèche **13**
- Les concours hippiques reprennent leur droit **17**
- Premiers Mondiaux réussis pour le hockeyeur Nolan Cattin **20**

Traumatisme à Belfond



Enceinte dans les années 1970 d'un enfant « illégitime », une Franc-Montagnarde a vécu un véritable traumatisme à Belfond. Les filles-mères étaient alors encadrées par des religieuses sans compassion. Aujourd'hui âgée d'une soixantaine d'années, elle raconte un épisode empreint d'émotions. Un témoignage à lire en page 3.

ANNONCES

Liquidation totale

25% jusqu'au 13 juillet 2024

Bijouterie Pelletier

Tramelan

Rédaction et administration:
Le Franc-Montagnard SA
Place du 23-Juin 10
2350 Saignelégier
032 951 16 55, adm@franc-mont.ch

Abonnement:
Annuel Fr. 189.-, TVA incluse

Publicité:
annonce@franc-mont.ch
Remise des annonces:
trois jours avant la parution à 10 h

Les nouvelles de la région

Journal **Le Franc-Montagnard** SA
Place du 23-Juin 10 | 2350 Saignelégier
Tél. 032 951 16 55
adm@franc-mont.ch | www.franc-mont.ch

GIORGIO ÉLECTRICITÉ
MAÎTRISE FÉDÉRALE

L'énergie positive!

**ENTREPRISE GÉNÉRALE
D'INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES**

Rue Bel-Air 20 | 2350 Saignelégier
Tél. +41 (0)32 950 10 00
info@mgiorgio.ch
www.giorgio-electricite.ch

MTC HONG
Cabinet de médecine traditionnelle chinoise

Acupuncture
Ventouses
Auriculothérapie
Electro-acupuncture
Phytothérapie
Moxibustion
Massage Tui-na

Rue de la Gruère 7 - 2350 Saignelégier
Tél. 032 951 17 77 - Natel. 077 483 19 00
Email: mtcphong@gmail.com

Une fille-mère de Belfond se souvient

En avril dernier, nous consacrons une pleine page au documentaire «Né à Belfond. Versteckt geboren», tourné par la réalisatrice suisse alémanique Christa Miranda et diffusé dimanche à 10 heures sur la chaîne alémanique «SRF». Cet article a bouleversé une lectrice franc-montagnarde, de passage entre les murs de l'institution en 1976. La sexagénaire portait alors un enfant «illégitime», conçu hors mariage. Désireuse de faire la paix avec cet épisode traumatisant, l'intéressée a souhaité nous raconter son histoire et s'en libérer. Témoignage.

Elise (nom d'emprunt) a longtemps tenté de remiser son passé au placard, mais celui-ci a récemment refait surface sans crier gare. C'est à la lecture d'un article publié dans *Le Franc-Montagnard* en avril dernier, consacré à un documentaire sur Belfond, que la boîte à souvenirs s'est ouverte, déclenchant un flot d'émotions. «J'ai pleuré en lisant l'article, reconnaît-elle. Ça a réveillé des choses en moi profondément enfouies, qu'il est temps de sortir...»

Attaquée à cette table de bistrot, Elise (qui souhaite conserver l'anonymat) se souvient. «Je suis arrivée en Suisse à 17 ans. J'ai travaillé dans un établissement des Franches-Montagnes comme sommelière. Quand je suis tombée enceinte, ma famille vivait toujours à l'étranger. J'étais seule, un peu démunie.» La jeune femme continuera de travailler dans ce même établissement jusqu'au septième mois de sa grossesse. «Je ne pouvais plus porter de choses lourdes, ni faire certaines tâches. Ma patronne n'a plus voulu de moi, mais elle était d'accord de me reprendre après l'accouchement.»

Religieuses hostiles

Sans ressource, Elise est en plein désarroi. Elle refuse cependant de retourner dans son pays natal auprès de ses proches. «Comme beaucoup de gens, mes parents avaient peur» dit-elle, faisant référence au regard désapprobateur de la société, à la stigmatisation des futures mères ayant transgressé «l'interdit» et au poids de la honte. «Ma patronne m'avait parlé de Belfond. Je ne savais pas du tout où je mettais les pieds, mais j'y suis allée» raconte-t-elle, émue par cette décision qui la marquera à jamais.

La Taignonne restera finalement peu de temps dans les murs de l'institution, quatre à six semaines tout au plus au cours de cette année 1976.

Elle décrit une maison austère, tenue par des religieuses rigides, insensibles et hostiles. «Elles ne nous ont pas maltraitées, mais elles étaient très sévères et n'avaient aucune compassion pour nous.» L'ambiance y était lourde et les futures mères ne recevaient aucun soutien moral; au contraire, elles étaient sans cesse renvoyées à leur condition de paria. «On n'avait pas le droit de nous exprimer, de dire nos soucis ou nos peurs. On nous faisait sans cesse sentir qu'on était de mauvaises filles. Le respect et la bienveillance chrétienne? C'était en théorie, pas en pratique» souligne Elise.

Cette dernière raconte aussi de dures journées de labeur, rythmées par la prière et les travaux ménagers. «On devait se lever à six heures du matin pour travailler. A tour de rôle, on faisait des nettoyages, de la cuisine et du ménage. On était à genoux et on nettoyait le corridor à la brosse. Ça brillait, c'était formidable!» Elise assure que les résidentes n'avaient aucune minute de répit. «On n'avait pas le droit de se reposer. Après le dîner, on devait faire des travaux manuels, comme du bricolage ou du tricot. Je ne sais pas s'ils étaient vendus après...»

Fuite improvisée

A huit mois de grossesse, Elise insiste pour aller consulter son gynécologue; elle n'est pas tranquille et refuse tout examen dans les murs de l'institution. Depuis le début, la jeune femme manifeste en effet sa volonté d'élever seule son enfant, mais les sœurs tentent de la dissuader. «C'était du bourrage de crâne. J'avais vraiment peur qu'elles me prennent mon bébé.»

Son gynécologue est formel: sa grossesse rencontre des complications et il est indispensable d'en atténuer les effets. Pour ce faire, le spécialiste lui prescrit du repos. Mais les sœurs ne l'entendent pas de cette oreille. «Elles m'ont dit: *Puisque c'est comme ça, il faudra payer la pension.* Je n'avais pas de salaire fixe, pas d'autre endroit où aller. J'ai pleuré, j'étais dans un tel état que j'ai supplié mes parents de m'aider.»

Sa famille ne pouvant toutefois lui venir en aide, Elise place tous ses espoirs dans la promesse d'un ami qui tâche de lui trouver un plan de secours. «Il m'a parlé d'un restaurateur qui était prêt à m'accueillir. Un jour, avec une autre fille, on a décidé



Une Franc-Montagnarde, traumatisée par son passage à Belfond en 1976 et mère d'un petit garçon né hors mariage qu'elle a élevé seule, nous raconte son histoire.

de s'enfuir et de monter à pied à Saignelégier. Je n'étais pas bien psychologiquement. Je voulais aller trouver ce restaurateur pour voir si mon ami disait vrai et sortir au plus vite de ce cauchemar.»

Cette sortie improvisée et défendue (Elise croit se souvenir qu'il était interdit de s'éloigner de la maison) aura finalement des conséquences sur sa santé. Au terme de l'ascension, la jeune femme est envoyée à l'hôpital, où on provoquera finalement son accouchement. «Ça m'a sauvée, car j'ai pu garder mon fils. Je ne sais pas si j'aurais survécu si j'avais dû laisser mon bébé délibérément ou si on me l'avait enlevé. Je n'aurais pas supporté...»

Enfant confisqué

Les sœurs auraient-elles pu mettre Elise dehors? Cette dernière ne saurait le dire, mais se souvient de la pression exercée par les religieuses et de leur attitude menaçante. «Il y a bien quelqu'un qui subventionnait l'institution pourtant, non? Pourquoi payer ou s'en aller?» s'interroge-t-elle, non sans critiquer le cruel manque d'humanité des nonnes. «Je ne sais pas combien de filles voulaient réellement placer leur bébé à l'adoption. Mais je suis sûre que certaines ne le souhaitaient pas et qu'on n'a pas essayé de trouver des solutions pour elles. Elles accouchaient et on les privait de voir leur bébé.»

Elise se souvient tout particulièrement d'une jeune Suisse allemande de 16 ans, avec qui elle entretenait des liens d'amitié très forts. «Elle voulait garder son enfant, mais ses parents l'avaient forcée à venir ici et on le lui a pris. C'était une Soleuroise ou une Argovienne. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.» La détresse de cette camarade hante encore la Taignonne. «J'aurais voulu l'aider, mais je n'avais déjà personne pour m'aider, moi» glisse-t-elle, troublée par ses flash-back.

Fort heureusement, les choses se sont bien arrangées pour la Franc-Montagnarde, qui a pu reprendre son travail aussitôt après avoir mis au monde son petit garçon. Elle a ensuite bravé l'adversité en l'élevant seule, puis a trouvé l'amour et s'est mariée. «J'ai toujours subvenu aux besoins de mon fils et n'ai jamais demandé l'aide de personne. Il n'a manqué de rien, à part peut-être d'un papa...» glisse-t-elle, évoquant une situation «compliquée» avec le père de son fiston.

Aujourd'hui, malgré les stigmates du passé, Elise n'éprouve aucun regret. Elle est même l'heureuse grand-maman de trois petits-enfants et assume en silence le poids de ce douloureux passé. Il n'empêche qu'à chaque fois qu'elle emprunte la route de Goumois, la Taignonne a le cœur qui se serre dans la poitrine.

Il est bien difficile de se libérer des mauvais souvenirs.

Perrine Bourgeois

Les filles-mères de Belfond au cœur d'une enquête



De 1952 à 1978, les filles célibataires venaient accoucher à l'abri des regards, entre Saignelégier et Goumois. Au total, 920 enfants cachés ont poussé leur premier cri à Belfond. Durant deux ans, la réalisatrice suisse alémanique Christa Miranda a mené l'enquête sur Belfond et ses mystères. Son documentaire « Né à Belfond. Versteckt geboren » sera diffusé sur la chaîne alémanique « SRF » le 12 mai, jour de la fête des mères. Lire en page 3.

ANNONCES

Pour sortir du cadre

empreinte

www.empreinte-communication.ch

Pavé bas de 1^{re} page

4 emplacements / parution
Format fixe: 50 x 50 mm

Edition normale
noir/blanc CHF 120.-
couleur CHF 150.-

Edition tout-ménage
noir/blanc CHF 140.-
couleur CHF 210.-

Rédaction et administration:
Le Franc-Montagnard SA
Place du 23-Juin 10
2350 Saignelégier
032 951 16 55, adm@franc-mont.ch

Abonnement:
Annuel Fr. 189.-, TVA incluse

Publicité:
annonce@franc-mont.ch
Remise des annonces:
trois jours avant la parution à 10 h

MTC HONG
Cabinet de médecine traditionnelle chinoise



Acupuncture
Ventouses
Auriculothérapie
Electro-acupuncture
Phytothérapie
Moxibustion
Massage Tui-na

Rue de la Gruère 7 - 2350 Saignelégier
Tél. 032 951 17 77 - Natel. 077 483 19 00
Email: mtcphong@gmail.com

GIORGIO ÉLECTRICITÉ
MAÎTRISE FÉDÉRALE

L'énergie positive!

**ENTREPRISE GÉNÉRALE
D'INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES**

Rue Bel-Air 20 | 2350 Saignelégier
Tél. +41 (0)32 950 10 00
info@mgiorgio.ch
www.giorgio-electricite.ch

Un film lève le voile sur le passé de Belfond

Durant près de deux ans, la réalisatrice Christa Miranda a enquêté sur la maison pour filles célibataires de Belfond, active entre 1952 et 1978. Son reportage «Né à Belfond. Versteckt geboren» sera diffusé à la télévision alémanique en mai prochain.

C'est une histoire que beaucoup connaissent, mais qui pourtant, reste entourée de bien des mystères. Cette histoire, c'est celle de l'immense bâtisse reculée de Belfond, lieu d'accueil et de refuge durant des décennies. Celle-ci fera prochainement l'objet d'une importante mise en lumière par l'entremise d'un documentaire de la réalisatrice alémanique Christa Miranda.

C'est grâce à son amie de Saignelégier Monique Girardin-Noirat qu'elle découvre Belfond. «Lors d'une visite, nous passons devant un endroit d'une beauté envoûtante, complètement isolé, près du Doubs, et Monique s'écrie: *Voilà la Kinderfabrik!*» se remémore Christa Miranda.

Après avoir quitté la SRF où elle a travaillé durant 30 ans (dont 15 pour l'émission «Sternstunden») et voulant se lancer dans un projet indépendant, elle choisit Belfond. «J'avais une liste de sujets, mais c'était le plus intrigant et le plus pertinent pour la société. Je n'avais jamais entendu parler de ce genre de maison» explique-t-elle.

Lieu de mémoire

La réalisatrice se lance alors dans des recherches afin de trouver des réponses à ses questionnements. Qui étaient ces jeunes femmes enceintes? Par qui ont-elles été prises en charge? Que sont devenus les enfants nés à Belfond? Des réponses gravées dans les murs silencieux de la bâtisse. «Ce film fait de Belfond un lieu de mémoire» écrit la réalisatrice, qui souhaite lever le voile du mystère. «L'objectif était de faire un portrait de cette maison. Elle a d'abord recueilli



La réalisatrice Christa Miranda (en médaillon) a consacré un documentaire à la «fabrique d'enfants» de Belfond. Entre 1952 et 1978, 920 enfants sont nés de jeunes filles-mères célibataires. Des témoignages des principaux concernés ont été recueillis.

photo médaillon Tom Haller

des orphelins. Puis, après les jeunes filles, elle a accueilli des réfugiés.» La réalisatrice a choisi de se concentrer sur la période des jeunes filles-mères allant de 1952 à 1978.

Trois récits de vie

Démarrrent alors à l'été 2022 deux ans d'enquête et beaucoup de rencontres avec des personnes qui ont accouché là, qui sont nées là ou qui ont travaillé là.

Pour son documentaire, Christa Miranda a choisi trois intervenants principaux. Tout d'abord Agnès, qui est tombée enceinte à l'âge de 16 ans et qui a été envoyée à Belfond. On la forcera à abandonner son nouveau-né qu'elle ne sera même pas autorisée à voir et qui sera proposé à l'adoption. Si Agnès a retrouvé sa fille et qu'elle parle maintenant de son expérience à Belfond, trouver une femme ayant accouché dans ce lieu et la faire parler de son séjour a été un défi de taille pour la réalisatrice.

Christa Miranda a également rencontré Urs et Nicole, deux enfants

qui sont nés à Belfond et qui ont été adoptés. Le reportage offre ainsi trois récits de vies bouleversées par leur passage entre ces murs. Ces regards ont également été croisés avec ceux de témoins: l'ancienne sage-femme de Saignelégier Inès Aubry, des voisins et des sœurs séraphiques alors en charge de l'institution.

Construit en 1823, le bâtiment maintenant vide a été mis en vente par le canton du Jura, propriétaire des lieux. Plusieurs fois, la réalisatrice a eu la chance d'entrer dans cette bâtisse impressionnante de vide pour y tourner son documentaire.

920 enfants nés à Belfond

Mais qui étaient ces jeunes mères? Venaient-elles de la région? «Il y avait bien sûr des filles de la région, mais elles venaient principalement de très loin, beaucoup de Suisse allemande et de toute la Suisse, pour cacher leur grossesse» explique la réalisatrice, avant d'ajouter que certaines jeunes filles venaient également d'autres pays

comme la Belgique, l'Italie ou l'Autriche.

Au total, 920 enfants sont nés à Belfond entre 1952 et 1978 sous la garde des sœurs catholiques séraphiques, une organisation soleuroise. «Beaucoup d'enfants ont été donnés à l'adoption, mais on n'a pas les chiffres exacts. Certains articles disent que la moitié a été adoptée, mais il n'y a jamais eu d'enquête, on sait très peu de choses» déplore notre interlocutrice, avant d'expliquer que les adoptions en Suisse jouissaient autrefois d'une forte demande qu'elle qualifie de véritable «marché».

Le reportage «Né à Belfond. Versteckt geboren» sera diffusé le 12 mai sur la SRF, le jour de la fête de mères. Le film est une production Insertfilm en collaboration avec la chaîne de télévision suisse alémanique SRF et 3sat.

S'il est pour l'instant réalisé en allemand, Christa Miranda espère que la RTS traduira et diffusera son enquête au cœur de Belfond. «S'il y a une version française, j'aimerais faire quelques projections dans le Jura» confie-t-elle.

Mélinda Fleury

ANNONCES

BUFFET

NON-STOP

de 12 h à 22 h

DÈS CHF 13.-

7/7

CARTE DE PRINTEMPS

NEW

JURA SPORT RESORT & SPA

Les filles-mères de Belfond au cœur d'une enquête



De 1952 à 1978, les filles célibataires venaient accoucher à l'abri des regards, entre Saignelégier et Goumois. Au total, 920 enfants cachés ont poussé leur premier cri à Belfond. Durant deux ans, la réalisatrice suisse alémanique Christa Miranda a mené l'enquête sur Belfond et ses mystères. Son documentaire « Né à Belfond. Versteckt geboren » sera diffusé sur la chaîne alémanique « SRF » le 12 mai, jour de la fête des mères. Lire en page 3.

ANNONCES

Pour sortir du cadre

empreinte

www.empreinte-communication.ch

Pavé bas de 1^{re} page

4 emplacements / parution
Format fixe: 50 x 50 mm

Edition normale
noir/blanc CHF 120.-
couleur CHF 150.-

Edition tout-ménage
noir/blanc CHF 140.-
couleur CHF 210.-

Rédaction et administration:
Le Franc-Montagnard SA
Place du 23-Juin 10
2350 Saignelégier
032 951 16 55, adm@franc-mont.ch

Abonnement:
Annuel Fr. 189.-, TVA incluse

Publicité:
annonce@franc-mont.ch
Remise des annonces:
trois jours avant la parution à 10 h

MTC HONG
Cabinet de médecine traditionnelle chinoise



Acupuncture
Ventouses
Auriculothérapie
Electro-acupuncture
Phytothérapie
Moxibustion
Massage Tui-na

Rue de la Gruère 7 - 2350 Saignelégier
Tél. 032 951 17 77 - Natel. 077 483 19 00
Email: mtcphong@gmail.com

GIORGIO ÉLECTRICITÉ
MAÎTRISE FÉDÉRALE

L'énergie positive!

**ENTREPRISE GÉNÉRALE
D'INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES**

Rue Bel-Air 20 | 2350 Saignelégier
Tél. +41 (0)32 950 10 00
info@mgiorgio.ch
www.giorgio-electricite.ch

Un film lève le voile sur le passé de Belfond

Durant près de deux ans, la réalisatrice Christa Miranda a enquêté sur la maison pour filles célibataires de Belfond, active entre 1952 et 1978. Son reportage «Né à Belfond. Versteckt geboren» sera diffusé à la télévision alémanique en mai prochain.

C'est une histoire que beaucoup connaissent, mais qui pourtant, reste entourée de bien des mystères. Cette histoire, c'est celle de l'immense bâtisse reculée de Belfond, lieu d'accueil et de refuge durant des décennies. Celle-ci fera prochainement l'objet d'une importante mise en lumière par l'entremise d'un documentaire de la réalisatrice alémanique Christa Miranda.

C'est grâce à son amie de Saignelégier Monique Girardin-Noirat qu'elle découvre Belfond. «Lors d'une visite, nous passons devant un endroit d'une beauté envoûtante, complètement isolé, près du Doubs, et Monique s'écrie: *Voilà la Kinderfabrik!*» se remémore Christa Miranda.

Après avoir quitté la SRF où elle a travaillé durant 30 ans (dont 15 pour l'émission «Sternstunden») et voulant se lancer dans un projet indépendant, elle choisit Belfond. «J'avais une liste de sujets, mais c'était le plus intrigant et le plus pertinent pour la société. Je n'avais jamais entendu parler de ce genre de maison» explique-t-elle.

Lieu de mémoire

La réalisatrice se lance alors dans des recherches afin de trouver des réponses à ses questionnements. Qui étaient ces jeunes femmes enceintes? Par qui ont-elles été prises en charge? Que sont devenus les enfants nés à Belfond? Des réponses gravées dans les murs silencieux de la bâtisse. «Ce film fait de Belfond un lieu de mémoire» écrit la réalisatrice, qui souhaite lever le voile du mystère. «L'objectif était de faire un portrait de cette maison. Elle a d'abord recueilli



La réalisatrice Christa Miranda (en médaillon) a consacré un documentaire à la «fabrique d'enfants» de Belfond. Entre 1952 et 1978, 920 enfants sont nés de jeunes filles-mères célibataires. Des témoignages des principaux concernés ont été recueillis.

photo médaillon Tom Haller

des orphelins. Puis, après les jeunes filles, elle a accueilli des réfugiés.» La réalisatrice a choisi de se concentrer sur la période des jeunes filles-mères allant de 1952 à 1978.

Trois récits de vie

Démarrent alors à l'été 2022 deux ans d'enquête et beaucoup de rencontres avec des personnes qui ont accouché là, qui sont nées là ou qui ont travaillé là.

Pour son documentaire, Christa Miranda a choisi trois intervenants principaux. Tout d'abord Agnès, qui est tombée enceinte à l'âge de 16 ans et qui a été envoyée à Belfond. On la forcera à abandonner son nouveau-né qu'elle ne sera même pas autorisée à voir et qui sera proposé à l'adoption. Si Agnès a retrouvé sa fille et qu'elle parle maintenant de son expérience à Belfond, trouver une femme ayant accouché dans ce lieu et la faire parler de son séjour a été un défi de taille pour la réalisatrice.

Christa Miranda a également rencontré Urs et Nicole, deux enfants

qui sont nés à Belfond et qui ont été adoptés. Le reportage offre ainsi trois récits de vies bouleversées par leur passage entre ces murs. Ces regards ont également été croisés avec ceux de témoins: l'ancienne sage-femme de Saignelégier Inès Aubry, des voisins et des sœurs séraphiques alors en charge de l'institution.

Construit en 1823, le bâtiment maintenant vide a été mis en vente par le canton du Jura, propriétaire des lieux. Plusieurs fois, la réalisatrice a eu la chance d'entrer dans cette bâtisse impressionnante de vide pour y tourner son documentaire.

920 enfants nés à Belfond

Mais qui étaient ces jeunes mères? Venaient-elles de la région? «Il y avait bien sûr des filles de la région, mais elles venaient principalement de très loin, beaucoup de Suisse allemande et de toute la Suisse, pour cacher leur grossesse» explique la réalisatrice, avant d'ajouter que certaines jeunes filles venaient également d'autres pays

comme la Belgique, l'Italie ou l'Autriche.

Au total, 920 enfants sont nés à Belfond entre 1952 et 1978 sous la garde des sœurs catholiques séraphiques, une organisation soleuroise. «Beaucoup d'enfants ont été donnés à l'adoption, mais on n'a pas les chiffres exacts. Certains articles disent que la moitié a été adoptée, mais il n'y a jamais eu d'enquête, on sait très peu de choses» déplore notre interlocutrice, avant d'expliquer que les adoptions en Suisse jouissaient autrefois d'une forte demande qu'elle qualifie de véritable «marché».

Le reportage «Né à Belfond. Versteckt geboren» sera diffusé le 12 mai sur la SRF, le jour de la fête de mères. Le film est une production Insertfilm en collaboration avec la chaîne de télévision suisse alémanique SRF et 3sat.

S'il est pour l'instant réalisé en allemand, Christa Miranda espère que la RTS traduira et diffusera son enquête au cœur de Belfond. «S'il y a une version française, j'aimerais faire quelques projections dans le Jura» confie-t-elle.

Mélinda Fleury

ANNONCES

BUFFET

NON-STOP

de 12 h à 22 h

DÈS CHF 13.-

7/7

CARTE DE PRINTEMPS

NEW

JURA SPORT RESORT & SPA

Das Heim der «gefallenen Mädchen» – wo man jungen Müttern die Kinder wegnahm

In einem abgelegenen Ort im Jura brachten Frauen bis in die späten 1970er Jahre ihre unehelichen Kinder zur Welt. Oft gab man diese zur Adoption frei. In einem Film erzählen Betroffene ihre Geschichte.

Birgit Schmid

10.05.2024, 05.30 Uhr ⌚ 3 min



Das Geburtshaus im jurassischen Belfond wurde von den Einheimischen «la Kinderfabrik» genannt. Betrieben wurde es von einer katholischen Schwesterngemeinschaft.

Es war die Zeit, als es noch «gefallene Mädchen» gab: junge, ledige Frauen, die ungeplant schwanger wurden. Zum Beispiel Agnes G., die heute 76 ist.

Aufgewachsen in einer Bauernfamilie in der Ostschweiz, wurde Agnes nie aufgeklärt. Mit 16 erwartete sie ein Kind. Von dieser «Schande» durfte niemand erfahren, nicht einmal der Gemeindepräsident. Agnes musste aus dem Dorf verschwinden, und zwar möglichst weit weg. So bestimmten es ihre Eltern.

Sie schickten Agnes nach Belfond im Kanton Jura, wo sich ein Heim für ledige werdende Mütter befand. Der Weiler liegt in einer sanften Hügellandschaft, in der Nähe fliesst der Doubs. Einheimische sprachen nur von «la Kinderfabrik»: Von überall in der Schweiz reisten Frauen an, um hier ihre Kinder zu gebären, die es nicht geben durfte.

Zugewiesen wurden die Frauen, die oft minderjährig waren, von ihren Eltern, von Vormundschaftsbehörden, Ärzten, Pfarrämtern. Zwischen 1952 und 1978 kamen in Belfond 920 Kinder zur Welt. Meist wurden sie zur Adoption freigegeben.

Dass alles wohlorganisiert ablief, dafür sorgte die Leitung des Heims – die katholische Schwesterngemeinschaft Seraphisches Liebeswerk Solothurn.

Kindvater zahlte Schweigegeld

Agnes G. erzählt ihre Geschichte im Film «Né à Belfond – versteckt geboren» von Christa Miranda, der am Muttertag auf SRF ausgestrahlt wird. Er gibt Einblick in eine Praxis in der Schweiz, die wenig bekannt ist.

«Man nahm mir mein Kind einfach weg», sagt Agnes. Dann bricht ihre Stimme ab. Die Zeit heile alle Wunden, heisst es. Doch es ist fast sechzig Jahre später, als die Erinnerung Agnes überwältigt.



Agnes G. lernte ihre Tochter kennen, als diese 36 war.

Insertfilm

Der schön komponierte Film geht dabei nicht nur dem Schicksal der «Mädchen-Mütter» nach. Er begleitet auch in Belfond geborene und zur Adoption freigegebene Kinder. Viele sind bis heute auf der Suche nach Antworten. Woher komme ich? Warum gab man mich fort?

Dazu gehört Nicole Wey. Wey kam gleich nach der Geburt in eine Pflegefamilie. Als Erwachsene konnte sie ihre leibliche Mutter ausfindig machen. Den Namen des Vaters wollte die Mutter lange nicht verraten. Er war ein verheirateter, vermögender Mann, der sich mit einem Schweigevertrag und 3000 Franken freigekauft hatte.

Kreuz über dem Wochenbett

Das Geburtshaus in Belfond steht heute leer. Die Kamera streift durch kahle Räume und Gänge, man stellt sich die Verlorenheit der Mädchen vor, die oft moralisch unter Druck gesetzt wurden, ihre Kinder wegzugeben – weil sie es nicht könnten, das Muttersein. Über den Metallbetten, wo sie die Kinder zur Welt brachten, hingen Kreuze.

Eine damals tätige Hebamme erzählt, wie die Babys, die zur Adoption kamen, nach der Geburt mit einem Tuch zugedeckt wurden. Weinte ein Neugeborenes, wurden die Betreuerinnen angewiesen: «Gebt ihm den Schoppen, und bringt es in ein weit entferntes Zimmer, damit die Mutter es nicht hört.»

Zum ersten Mal sprechen auch die christlichen Heimleiterinnen über jene Zeit. Sie tun es sichtlich ungern. Auf die Frage von Christa Miranda, ob man die Mütter auch einmal zu einer Adoption überredet habe, um die Nachfrage zu bedienen, sagt die heutige Oberin: Sie wolle «keine absolute Aussage» machen. Man habe einfach «gute Lösungen» für Mutter und Kind finden wollen.

Agnes G.s Geschichte endete halbwegs versöhnlich. Sie lernte ihre Tochter kennen, als diese 36 war. Nun besuchen sie gemeinsam Belfond. Den Ort, wo sie getrennt wurden, um sich wiederzufinden.



Der Weiler Belfond im Kanton Jura mit dem Mütter- und Säuglingsheim St. Joseph hinten rechts.

Insertfilm

«Né à Belfond – versteckt geboren». Sonntag, 10 Uhr, SRF 1.

Passend zum Artikel



Was heisst es, adoptiert zu sein? Zehn Betroffene erzählen ihre Geschichte

07.03.2024 ⌚ 28 min



In Schaffhausen zeigt sich: Die Aufarbeitung fürsorgerischer Zwangsmassnahmen dauert an

06.02.2023 ⌚ 7 min



Fürsorgerrische Zwangsmassnahmen sind in der Schweiz schon früh auf Widerspruch gestossen. Doch lange blieb der Protest ohne Wirkung

18.11.2020



Mehr von Birgit Schmid (bgs)

Weitere Artikel >



Sheryl Sandberg hat einen Film über die sexuelle Gewalt am 7. Oktober gedreht. Er müsste die letzten Zweifler verstummen lassen

08.05.2024 ⌚ 4 min



Bloss kein Mitleid! – Melania Trump weiss, was sie an ihrem Mann hat

01.05.2024 ⌚ 5 min





Die Glückssuche wird für viele zur Obsession. Doch es gibt ein Recht auf Unglücklichsein

24.04.2024 ⌚ 6 min 📖



«Es ist ein Mädchen!» – Falsch, bald könnte es heissen: «Das bei der Geburt zugewiesene Geschlecht ist weiblich!»

19.04.2024 ⌚ 3 min 📖



INTERVIEW

«Eine Prostituierte kann eine Machtposition einnehmen, in der sie sogar Lust empfindet», sagt eine Philosophin

16.04.2024 ⌚ 7 min 📖

Neueste Artikel

[Alle neuesten Artikel](#) >

**KURZMELDUNGEN****Kultur: Irische Schriftstellerin Claire Keegan erhält Siegfried-Lenz-Preis**

vor 6 Minuten

**INTERAKTIV**

Deutschland erzeugte so wenig Strom in einem April wie seit vielen Jahren nicht – Zahlen zur Energieversorgung, täglich aktualisiert

Aktualisiert



vor 22 Minuten

⌚ 8 min

**DATENANALYSE**

Für Trump stehen die Chancen besser als vor vier Jahren, doch noch ist alles offen – die wichtigsten Grafiken zur US-Wahl 2024

Aktualisiert



vor 23 Minuten

⌚ 3 min



Wie angespannt ist die Lage am Strommarkt? – Die wichtigsten Energiedaten in Grafiken

Aktualisiert
vor 23 Minuten
🕒 4 min



DIE NEUESTEN ENTWICKLUNGEN

Militärputsch in Myanmar: Mehrere Tote nach Luftangriff auf ein buddhistisches Kloster

Aktualisiert
vor 43 Minuten



KURZMELDUNGEN

Deutschland: Wehrbeauftragte kritisiert Frauenmangel in der Bundeswehr

Aktualisiert
vor 1 Stunde



Für Sie empfohlen

Weitere Artikel >



«Es handelt sich um ein Kriegsszenario» – zahlreiche Tote durch Überschwemmungen in Brasilien

Aktualisiert 10.05.2024 🕒 4 min



PODCAST

Iran: Weshalb nach dem Angriff auf Israel die iranische Bevölkerung noch mehr leiden muss

10.05.2024





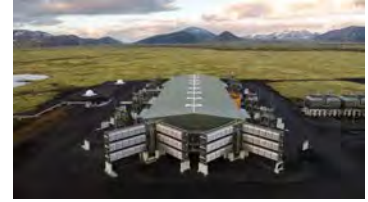
Alleinsein bringt Entspannung und fördert das persönliche Wachstum

09.05.2024 ⌚ 6 min 



Endlich hat die Spargel wieder Saison: Hoch lebe die Stange des Anstosses!

09.05.2024 ⌚ 4 min 



CO₂ aus der Luft filtern: Die Schweizer Firma Climeworks eröffnet auf Island eine neue Anlage. Sie ist gewaltig – und trotzdem viel zu klein

08.05.2024 ⌚ 5 min 



Nemo bringt die Schweiz in den Final. Und der ESC zeigt: Es muss nicht alles hip sein

vor 4 Stunden  ⌚ 4 min



Bahnfahren schont das Klima. Aber werden die Verbindungen ins Ausland schnell genug besser?

10.05.2024 ⌚ 6 min 



DIE NEUESTEN ENTWICKLUNGEN

Migrationskrise in Europa: Sea-Watch setzt trotz Verbot ihre Flüge zur Sichtung von Flüchtlingsbooten in Italien fort

09.05.2024 

content-Schweizer Familie

Fürsorgerische Zwangsmassnahmen: «Ich hatte keine Chance als junge Frau»

Minderjährig und schwanger wurde Agnes 1964 in ein Heim gesteckt. Ihr Kind durfte sie nicht behalten. Im gleichen Haus im jurassischen Belfond kam Nicole zur Welt. 60 Jahre später treffen sich die beiden Frauen und erzählen.

Christina Caprez

Gemeinsam auf Spurensuche im ehemaligen Heimfoyer St-Joseph in Belfond: Nicole (l.) und Agnes, zwei Protagonistinnen im Dok-Film «Né à Belfond. Versteckt geboren».

Das Bild mutet romantisch an: Ein grosses Haus auf einer Waldlichtung, etwas weiter unten fliesst der Doubs durch eine malerische Hügellandschaft. Doch die Idylle trügt: Hinter diesen Fassaden spielten sich einst herzerreissende Szenen ab.

Die katholische Schwesterngemeinschaft Seraphisches Liebeswerk Solothurn führte hier ein Mütter- und Säuglingsheim. In diesem Haus hat Agnes 1964 ihr Kind zur Welt gebracht. Fast zur selben Zeit ist Nicole hier geboren worden.

Viele kamen wie Agnes unter Zwang ins Heim, für andere war das abgelegene Belfond Zufluchtsort.

Agnes: Meine Mutter und meine ältere Schwester brachten mich hierher, kurz nachdem sie entdeckt hatten, dass ich schwanger war. Auf der Zugfahrt sprachen sie kein Wort mit mir. Sie liessen mich die Schande spüren. Ich hatte keine Ahnung, wohin die Reise ging.

Nicole: Wie alt warst du denn, als sie dich herbrachten?

Agnes: 16 Jahre alt. Mutter und Schwester kehrten nach Hause in die Ostschweiz zurück und erzählten dort, ich sei für ein paar Monate als Haushaltshilfe im Welschland. Man wurde ja nicht aufgeklärt. Wir waren zehn Kinder auf dem Bauernhof, wir wurden streng katholisch erzogen und waren von klein auf gewöhnt, den Mund zu halten und zu folgen.

Nicole: Dafür redest du heute aber sehr deutlich!

Agnes: Das habe ich inzwischen gelernt!

Agnes, 77, und Nicole, 60, erzählen ihre Geschichte im Dokumentarfilm «Né à Belfond. Versteckt geboren». Filmemacherin Christa Miranda, 62, stiess bei einem Spaziergang mit einer Freundin, die im benachbarten Saignelégier lebt, auf das verlassene Haus in der Waldlichtung. «Das ist die Kinderfabrik», habe die Freundin gesagt. Vom Leid der Jenischen und der Verdingkinder hatte Miranda schon viel gehört. Aber dass es hierzulande Häuser gab, in denen man schwangere Frauen versteckte, war ihr neu.

Sie ging der Geschichte nach und erfuhr, dass es damals in der Schweiz noch weitere, ähnliche Heime gab. Und dass zwischen 1952 und 1978 allein in Belfond 920 Kinder zur Welt kamen. Die meisten Frauen wurden von Ärzten, Pfarrern, Vormundschaftsbehörden oder den Eltern zugewiesen, manche meldeten sich auch selber für die heimliche Geburt im Jura an.

Ledig mit Bauch:Schändlich!

Ein Fünftel der Kinder wurde direkt nach der Geburt zur Adoption freigegeben. Andere kamen zuerst in ein Heim. Etwa

die Hälfte der Kinder reiste mit der Mutter ab – meist fand man in der Verwandtschaft eine Lösung für das Kind und erzählte im Dorf eine Notlüge. Manche Mütter konnten ihre Kinder auch behalten – ihnen blieb durch die heimliche Geburt zumindest die Schande erspart, als Ledige mit Bauch zum Gespött zu werden.

Über die Umstände ihrer Geburt weiss Nicole bis heute wenig. Agnes zeigt ihr die Küche, die heute noch fast so aussieht wie vor 60 Jahren. Hier half Agnes jeden Tag, das Mittagessen zuzubereiten: Die Arbeit dort habe ihr gefallen, die Schwestern hätten sie immer gut behandelt. Auch die Schicksalsgemeinschaft mit den anderen schwangeren Frauen hat sie in guter Erinnerung. Schwer zu ertragen war hingegen, dass die Mutter Agnes den Kontakt zu ihrem Liebsten Alois, dem Kindsvater, verboten hatte.

Die Schwestern hätten sie immer gut behandelt, erzählt Agnes – die Arbeit in der Küche gefiel ihr.

Eine Angestellte im Heim half dem Paar und verriet Alois, wo Agnes sich versteckte. Er schickte ihr Schokolade nach Belfond und kam auch einmal zu Besuch. Dennoch plagte sie das Heimweh.

Agnes als Teenagerin auf dem Hof der Eltern.

Agnes: Die Weihnachtszeit war am schlimmsten. Ich sass hier allein mit dem Kind im Bauch und vermisste das Fest mit der Familie, die Kerzen am Christbaum, das gemeinsame Singen.

Nicole: Unglaublich! Und das ist noch nicht 100 Jahre her!

Agnes: Zu Hause hiess es immer, wenn wir ein Gspänli zum Essen brachten: «Ein Maul mehr oder weniger stopfen spielt keine Rolle.» Aber es durfte niemand wissen, dass ich ein Kind bekomme.

Im oberen Stock zeigt Agnes Nicole das Gebärraum – einen unscheinbaren Raum mit Lavabo. Es war keine schwere Geburt. Nach zwei Stunden war das Kind da.

In einem solchen Doppelzimmer lag Agnes im Wochenbett – ohne jeden Kontakt zu ihrem Neugeborenen.

Doch dann kam der Schock: Das Baby wurde ihr sofort weggenommen, so hatte es Agnes' Mutter verfügt. Bis dahin hatte Agnes noch gehofft, sie könnte es behalten. Nun hiess es, sie würde es nie mehr sehen. Es sei besser so für alle.

Agnes: Am anderen Tag kam die Hebamme ins Wochenbettzimmer, mit dem Baby im Arm. Jesses Gott! Sie hatte wohl Mitleid mit mir, aber sie war auch in Panik, weil sie gegen die Regeln verstossen hatte. Halten durfte ich das Kind aber nicht. Sie dachte wohl, sie mache es mir sonst nur noch schwerer.

Nicole: Einerseits ist man so katholisch, und dann nimmt man der Mutter ihr Kind weg!

Immerhin gab die Hebamme der jungen Mutter ein Foto von sich mit dem Kind im Arm. Ein Bild, das Agnes seit 60 Jahren bei sich trägt und jeden Tag anschaut.

Das Foto von ihrem Töchterchen auf dem Arm der Hebamme trägt Agnes seit 60 Jahren bei sich.

Nicole hat bis heute kein Foto von sich als Baby. Filmemacherin Christa Miranda hat ihr historische Fotos gezeigt. Auf einem ist eine Reihe von Betten mit namenlosen Neugeborenen auf dem Balkon zu sehen.

Nicole: Dieses Bild – ein Bett am andern – da stellt es mir fast die Luft ab. Wie ein Fleischmarkt!

Säuglinge auf dem Balkon des Foyer St-Joseph: Das Bild macht klar, wieso das Heim auch «Kinderfabrik» genannt wurde.

Die Schwesterngemeinschaft Seraphisches Liebeswerk (SLS) ist in Solothurn bis heute eine angesehene Institution.

Im Film von Christa Miranda nehmen die heutigen Leiterinnen erstmals öffentlich Stellung zum Heim in Belfond. Auf die Frage, ob man die jungen Mütter auch mal zu einer Adoption überredet habe, um die Nachfrage zu decken, antwortet Oberin Käthi Arnold: «Ich will keine absolute Aussage machen. Wir wollten einfach für die Mütter und Kinder da sein und für sie gute Lösungen finden.»

Mutter unauffindbar?

Nicole wurde kurz nach der Geburt von einer katholischen Familie im Aargau in Pflege genommen, später adoptiert. Sie sei streng erzogen worden, habe es aber gut gehabt bei ihren Adoptiveltern, erzählt sie. Doch die Frage nach ihrer Herkunft beschäftigte sie.

Als junge Erwachsene rief sie beim Seraphischen Liebeswerk an. Dort hiess es, die Mutter sei unauffindbar. Nach damaligem Gesetz hatten Adoptivkinder kein Recht, die Namen der leiblichen Eltern zu erfahren. Doch Nicole gab nicht auf. Auf den amtlichen Dokumenten las sie den Nachnamen der Mutter. Nach ein paar Telefonaten hatte sie die Nummer herausgefunden.

Nicole: Ich fasste mir ein Herz und rief an. Als sie ihren Namen nannte, sagte ich: «Hier ist Nicole.» Einen Moment lang war es ruhig am anderen Ende der Leitung. Dann begann sie zu weinen, und auch mir kamen die Tränen. Wir verabredeten uns in einem Café. Als ich aus dem Auto stieg, stand sie schon dort. Ihr erster Satz: «Du hast die gleiche Nase wie ich!»

Auch Agnes versuchte jahrelang, mit ihrer Tochter in Kontakt zu treten. Sie bat den Gemeindeamman, der das Kind zur Adoption vermittelt hatte, um Hilfe. Er durfte ihr zwar nicht verraten, wo das Kind war, aber er schickte ihre Briefe den Adoptiveltern weiter. Doch die fanden, die Mutter habe das Kind weggegeben, sie solle jetzt fernbleiben.

36 Jahre nach der Geburt wagt Agnes einen letzten Versuch: Sie schreibt der Tochter eine Glückwunschkarte mit Blumenstrauß-Motiv. Zufällig ist Barbara im Haus der Eltern, als der Brief ankommt. Nun schreibt Barbara endlich zurück: «Liebe Agnes, ich las die Geburtstagskarte von dir sicher schon 30 Mal. Es war für mich, ... ich weiss heute noch nicht, wie ich das beschreiben soll!!!!!!» Agnes gewinnt ihre Tochter zurück, und mit ihr drei Enkelkinder.

Als Barbara auch ihren leiblichen Vater kennenlernen will, vermittelt Agnes den Kontakt. Sie hatte ihren Jugendschatz Alois zwar nicht geheiratet, aber den Kontakt über all die Jahre aufrechterhalten. Ein Foto zeigt die glücklich vereinte Familie: Barbara zwischen ihren Adoptiv- und ihren leiblichen Eltern.

Auch Nicole hätte ihren Vater gerne kennengelernt. Aber als sie nach ihm fragt, blockt die Mutter ab: «Über den rede ich nicht, der hat mir so viel Unheil angetan!» Was Nicole erfährt: Die Mutter war als junge Frau aus Österreich in die Schweiz gekommen und arbeitete als Kellnerin. Ein verheirateter Mann und Familienvater – ein angesehener Bijoutier und Zünfter – machte ihr den Hof. Sie liess sich auf ihn ein, trennte sich von

ihm, doch er insistierte auf weiteren Treffen – bis sie schwanger wurde.

Im einstigen Gebärdzimmer erzählt Agnes Nicole von ihrer Niederkunft: Das Kind war nach zwei Stunden da, der Schock kam später.

Nicole: Als er erfuhr, dass sie ein Kind von ihm erwartete, bekam sie es mit seinen Anwälten zu tun. Sie erhielt 3000 Franken Schweigegeld und musste sich verpflichten, seinen Namen nie zu nennen. Daran hielt sie sich eisern – auch mir gegenüber.

Nicole erinnert sich an eine glückliche Kindheit.

Nicole suchte ihren Vater öffentlich, schaltete auch die Medien ein. Erst als Jahre später das Gesetz änderte und Kinder das Recht erhielten, die Identität ihrer leiblichen Eltern zu erfahren, liess sich die Mutter erweichen und nannte den Namen des Vaters. Doch es war zu spät, der Vater war bereits tot.

Die Frage nach ihrer Herkunft liess Nicole nicht mehr los. In amtlichen Akten wurde sie fündig.

Auf ihrer Spurensuche reiste Nicole auch zum Seraphischen Liebeswerk nach Solothurn. Unter Aufsicht einer Schwester durfte sie den Ordner mit ihrer Akte anschauen und erfuhr, dass die Mutter einen Versuch gemacht hatte, sie zurückzuholen. Doch die Behörden verweigerten ihr dieses Recht.

Inzwischen sind Agnes und Nicole wieder im Erdgeschoss angelangt. In der ehemaligen Kapelle zieht Nicole an einem Strick, eine Glocke ertönt. Die habe früher oft zum Gebet gerufen, erinnert sich Agnes. Die Kapelle lag gleich neben dem Parkplatz.

Nicole läutet ein letztes Mal die Glocke, die einst die ledigen Schwangeren und Mütter zum Gebet in der Kapelle rief.

Agnes: Während der Messe versuchten wir immer wieder einen Blick nach draussen zu werfen, um zu sehen, welche Autos vorfuhren, mit welchen Nummernschildern. Damit wir vielleicht noch erspähen konnten, wer unsere Babys holte.

Die Spurensuche in der Vergangenheit hat bei den beiden Frauen einiges ausgelöst. Nicole war nach der Rückkehr vom Filmdreh in Belfond für das Schweizer Fernsehen so aufgewühlt, dass sie das Kleid wegwarf, das sie an dem Tag getragen hatte. Und Agnes machte sich selbst Vorwürfe.

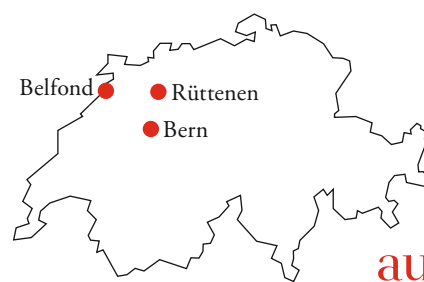
Agnes: Ich habe mich gefragt: Warum hast du dich damals nicht getraut, zu widersprechen!

Nicole: Du brauchst dir nichts vorzuwerfen. Du hattest doch gar keine andere Möglichkeit!

Agnes: Das stimmt auch wieder. Ich hatte keine Chance als junge Frau.

Der Abschied vom Schicksalsort ist zugleich der Abschied zweier Frauen, die sich dank Belfond überhaupt erst kennenlernten.

Den Film «Né à Belfond. Versteckt geboren» sehen die beiden Frauen als Teil einer nötigen Verarbeitung der Geschichte. Als Möglichkeit, den Menschen in der Schweiz zu erzählen, wie man hierzulande bis vor nicht allzu langer Zeit mit ledigen Schwangeren umgegangen ist. Aber auch als Chance, sich mit ihrer eigenen Geschichte zu versöhnen und nach all den Jahren Ruhe zu finden.



Alles
außer Zürich

Er bringt die Sonne aufs Dach

Mit neuen Berufen soll die Energiewende gelingen. BRIGITTE WENGER hat einen angehenden Solarinstallateur getroffen

Wäre das Wetter gut, könnte Fabrice Bernhard von hier aus Eiger, Mönch und Jungfrau sehen. Doch es ist grau in Rüttenen, einem Dorf im Kanton Solothurn, die Ziegel auf dem Dach des Einfamilienhauses sind nass und rutschig. Anspruchsvolle Bedingungen, um eine Fotovoltaikanlage zu montieren. Ab dem Sommer wird der 15-Jährige täglich auf Dächern rumkraxeln, gesichert natürlich. Dann beginnt er seine Lehre als Solarinstallateur bei der Solothurner Firma Solstis. Am meisten Respekt habe er vor dem Wetter, sagt der Sekundarschüler: »Vor dem Regen und dem Schnee im Winter, vor der brennenden Sonne im Sommer.«

Fabrice Bernhard beginnt im Sommer eine der beiden neuen Solar-Berufslehren, die in der Schweiz geschaffen wurden, um den Fotovoltaik-Boom zu meistern. Die dreijährige Ausbildung »Solarinstallateur:in EFZ« wird mit einem Eidgenössischen Fähigkeitszeugnis abgeschlossen. Für Jugendliche mit einem etwas kleineren schulischen Rucksack gibt es die zweijährige Attestlehre zum Solarmonteuer. Bisher haben Elektriker oder Gebäudehüllespezialisten, manchmal auch Zimmerleute oder Maurer die Fotovoltaik-Anlagen installiert und sich dafür weitergebildet. Von den geschätzt 150 Lehrstellen seien noch einige unbesetzt, heißt es bei Swissolar, dem schweizerischen Fachverband für Sonnenenergie, der die Ausbildung mitkonzipiert hat.

Um die 10.000 zusätzliche Fachkräfte braucht es in den nächsten zehn Jahren, um in der Schweiz die Nachfrage nach Solarstrom befriedigen zu können: von der Beratung über die Montage und die Installation bis zum Unterhalt und – eines Tages – auch dem fachgerechten Rückbau der Anlagen.

Das Einfamilienhaus in Rüttenen gehört einem Ehepaar, beide sind über 80 Jahre alt. Auf Solarstrom setzen sie einerseits aus ökologischen Überlegungen, andererseits wollen sie den Wert ihres Eigenheims mit einer Fotovoltaikanlage erhöhen. Noch seien sie fit, aber vielleicht hätten bald die Enkel Interesse an einem eigenen Haus.

Swissolar schätzt, dass in diesem Jahr mehr als zehn Prozent des verbrauchten Stroms aus Sonnenenergie stammen werden. Im vergangenen Jahr seien 1.500 Megawatt Fotovoltaik-Leistung neu installiert worden, das sind fast 40 Prozent mehr als im Vorjahr – und mehr, als zum Beispiel die installierte Leistung der Kraftwerke Oberhasli, zu denen auch der große Grimselstausee gehört. Anfang Monat vermeldete auch das Bundesamt für Energie einen Rekord: Im März wurden pro Tag fast 200 Anlagen für Förderbeiträge angemeldet, so viele wie noch nie.

Dabei kämpfen private Solarstromproduzenten noch immer mit Hürden. Weil die meisten auf einen Speicher im eigenen Keller verzichten, wird der überschüssige Strom ins Netz eingespeist. Das ist aber nicht überall möglich. Und wo es möglich ist, gibt es beträchtliche Schwankungen bei der Einspeisevergütung, also dem Preis, den man für den Strom bekommt.

Dies soll sich mit dem Stromgesetz, über das in der Schweiz am 9. Juni abgestimmt wird, ändern. So sollen etwa die Kosten, die für den Ausbau der Netze anfallen – und die im ländlichen Raum viel höher sind als in dicht besiedelten Gebieten –, solidarisch von allen getragen werden. Auch soll sich die minimale Einspeisevergütung an der Amortisationszeit orientieren. Für Private bedeutet dies: Sie wissen, wann sich ihre Investition lohnt.

Fabrice Bernhard wollte eigentlich Zimmermann werden. So wie sein älterer Bruder. Bauen mit Holz, das ist sein Ding, seit er mitgeholten hat, daheim ein Gartenhaus zu bauen. Im vergangenen Sommer machte er mehrere Schnupperlehren: als Zimmermann, als Maurer und schließlich als Solarinstallateur. »Es war die einzige Arbeit, bei der ich mich am Abend schon auf den nächsten Tag gefreut habe«, sagt er. Dass er als Solarinstallateur-Pionier auch ein Versuchskaninchen sein

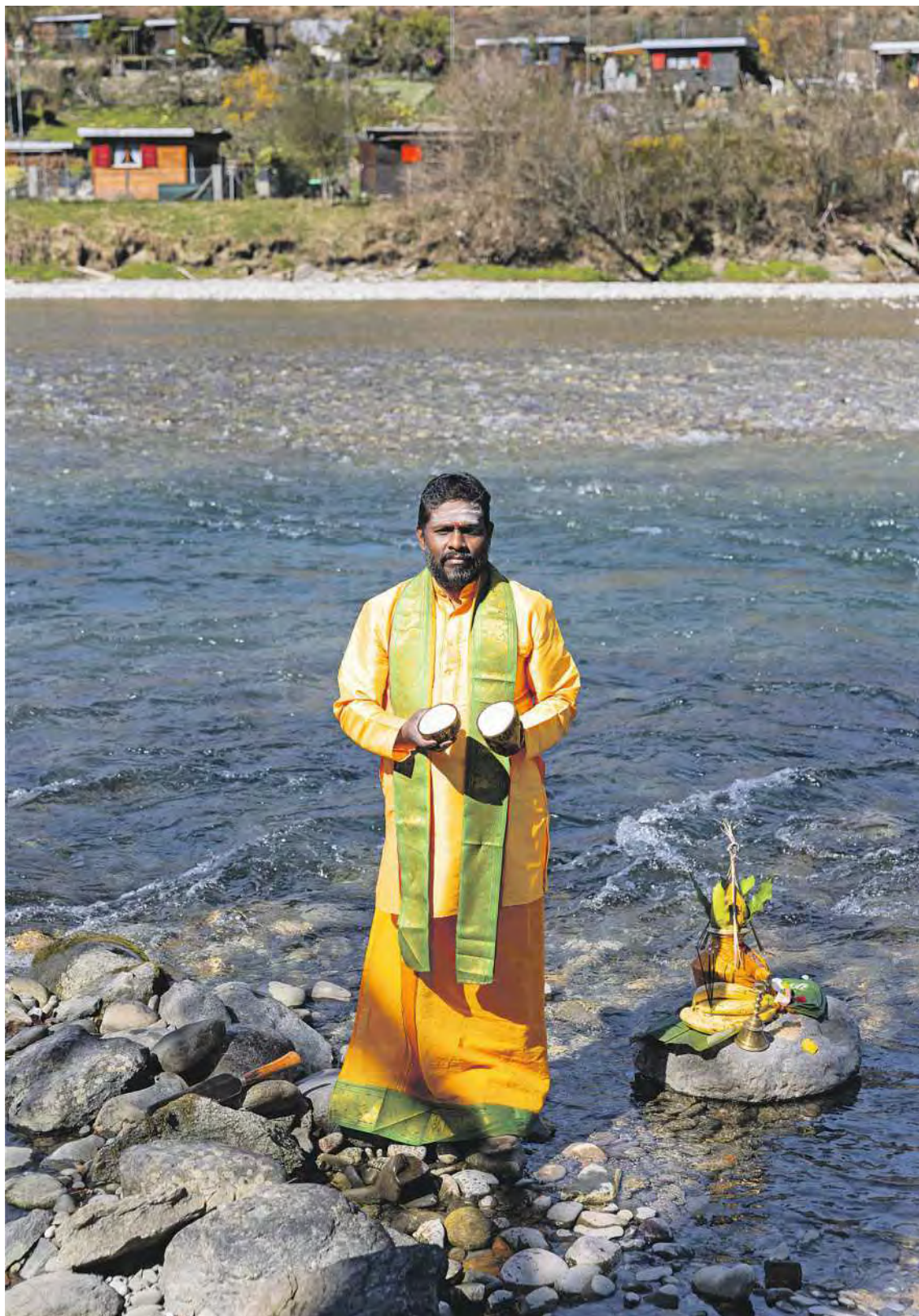
wird, wie er selbst sagt, macht ihm nichts aus. Im Gegenteil. Er freut sich drauf, dass die Erfahrungen, die er in den nächsten drei Jahren machen wird, in die Weiterentwicklung des neuen Berufes fließen werden. Und er freut sich aufs Draufgensein, auf neue Kollegen, auf die Handarbeit. »Natürlich werde ich immer dasselbe tun«, sagt er. Aber, das habe er bereits während der Schnupperlehre festgestellt: »Jedes Dach ist anders.« Es bestmöglich und nach den Wünschen der Kundschaft mit einer Fotovoltaikanlage zu belegen, das reizt ihn. Auf jeder Baustelle gebe es Unvorhergesehenes, man müsse improvisieren und vor Ort nach Lösungen suchen.

Auf dem Dach in Rüttenen wird Fabrice Bernhard von Remo Zürcher begleitet. Er ist bei der Firma Solstis mit ihren über 70 Angestellten für die Berufsbildung verantwortlich. »Die Unterstützung können wir dringend brauchen«, sagt er. »Die Nachfrage ist riesig, und die Konkurrenz wächst.« Seinen zukünftigen Lehrbetrieb hat Bernhard mit seiner Arbeitseinstellung überzeugt. »Die Monteure, die bei den Kunden zu Hause arbeiten, sind unsere beste Werbung«, sagt sein Lehrmeister. Ihr Auftreten sei wichtig. Zigarettenstummel rumliegen lassen gehe zum Beispiel gar nicht. Und sei die Kundschaft zufrieden, werde man auch mal zum Kaffee eingeladen.

Fabrice Bernhard raucht nicht. Nun muss er sich nur noch ans Kaffeetrinken gewöhnen.



Fabrice Bernhard, Solarinstallateur-Pionier



Der Wasserbestatter Sasikumar Tharmalingam, 49, an der Aare bei Bern

Zurück ins Wasser

Seit Kurzem dürfen Hindus, wenn sie in der Schweiz sterben, in der Aare bei Bern bestattet werden, an einem schnell strömenden Flussabschnitt. Früher verschickte man die Urnen nach Indien, um die Asche dem Ganges zu übergeben.

»Die Angehörigen sind froh, dass sie jetzt hier einen Erinnerungsort für ihre Verstorbenen haben«, sagt Sasikumar Tharmalingam zur Fotografin Sophie Stieger. Sechs Wasserbestattungen hat der Priester bereits gemacht. Ins Ritual eingeführt hat ihn ein indischer Meister.

Hören Sie den Podcast

Im Alpenpodcast **Servus. Grüezi. Hallo.** sprechen wir diese Woche über den Eurovision Song Contest. Ab heute unter www.zeit.de/alpenpodcast

POSTLEITZAHL

2354

Als in Belfond eine »Kinderfabrik« stand

Das Erstaunlichste an diesem Film ist die Haltung, mit der die Protagonistinnen und Protagonisten ihrem Schicksal begegnen. Differenziert, aber nicht beschönigend. Ohne selbstzerfressenden Groll, aber mit der nötigen Wut, die es braucht, um das Unrecht, das ihnen angetan wurde, nicht einfach hinzunehmen.

Zwei Jahre lang hat die Autorin Christa Miranda für ihren Dokumentarfilm *Né à Belfond* recherchiert. Sie erzählt darin die Geschichten von jungen, ledigen Frauen und ihren unehelichen Kindern, die sie in einem Geburtshaus im abgelegenen jurassischen Weiler Belfond zur Welt brachten. Gedrängt, gezwungen von ihren Familien, dem Pfarrer, dem Arzt, den Behörden.

920 Kinder wurden zwischen 1952 und 1978 in Belfond geboren. Die Einheimischen nannten das Haus nur »la Kinderfabrik«. Geführt wurde es vom katholischen Seraphischen Liebeswerk, dessen Oberinnen bis heute überzeugt davon sind, das Richtige getan zu haben: »Wir wollten einfach für die Mütter und Kinder da sein und für sie gute Lösungen finden.« Sie führten denn auch fein säuberlich Buch darüber, was mit den Kindern geschah: Die Hälfte reiste mit der Mutter wieder ab und wurde mit einer Nottüte in der Verwandtschaft untergebracht. Die anderen wurden direkt nach der Geburt zur Adoption freigegeben, landeten in einer Pflegefamilie oder im Heim. Immer mit dem Ziel, sie zu einer »rechtschaffenen Lebensführung« zu erziehen. Ihre Mütter sahen sie häufig nie mehr.

Als Ledge ein Kind zu bekommen, das durfte in der Schweiz bis in die 1970er-Jahre nicht sein. Die Frauen galten als »gefallene Mädchen«, und ihre Kinder erhielten einen Vormund. Geburtshäuser wie jenes in Belfond gehörten zu einem gigantischen staatlich-privat-religiösen Heimkomplex, der mehr als 1.000 Einrichtungen umfasste. Mit diesen Kinderheimen, Arbeitsanstalten, Mütter- und Säuglingsheimen wollte die offizielle Schweiz »arbeitsscheue«, »liederliche«, »trunksüchtige« Menschen disziplinieren und nacherziehen. Obwohl diese gegen kein Gesetz verstossen hatten – sondern lediglich gegen die herrschenden Moralvorstellungen. Wie viele Menschen von solchen fürsorglichen Zwangsmaßnahmen betroffen waren, ist bis heute unklar. Eine Expertenkommission sprach mal von 60.000.

In Belfond fand Christa Miranda keine Hinweise, dass die jungen Mütter schlecht behandelt worden wären. Aber wie sagt eine von ihnen zum Schluss des Films? »Es war nicht richtig, was man gemacht hat.«

MAD

Der Film »Né à Belfond. Versteckt geboren« ist in der SRF-Mediathek abrufbar

ANZEIGE

Foto: privat



Jetzt ZEIT LEO gratis testen!

Das Magazin für alle Mädchen und Buben zwischen 7 und 13 Jahren. ZEIT LEO nimmt Kinder mit auf Abenteuerreise – unterhält, taucht in ihre Lebenswelt ein und ermuntert sie zum Lesen. Sichern Sie sich jetzt eine Ausgabe gratis!

Hier bestellen:
www.zeit.de/zi-schweiz + 49 (0) 40/42 23 70 70*
*Bitte Bestellnummer 2149646 angeben



COURAGE

Nach 36 Jahren holt **Nemo** den ESC-Titel wieder in die Schweiz. Nicht nur das: Das 24-jährige Stimmwunder ist die erste nonbinäre Person, die den Musikcontest gewinnt. Nonbinär, was ist das? Dank Nemo kommt an dieser Frage niemand mehr vorbei. Sogar der Bundesrat muss sich nun erneut damit befassen, dass es diese Menschen gibt. Dass sie sichtbar sind. Dass sie die Gesellschaft bereichern, diverser machen. Und dass das gut ist.



BLAMAGE

Das Seraphische Liebeswerk Solothurn betrieb bis in die 1970er-Jahre ein Heim für ledige Schwangere. Nach der Geburt wurden den Frauen die Babys weggenommen. **Marie-Theres Rotzetter** vom Seraphischen Liebeswerk gibt im SRF-Dokfilm «Né à Belfond. Versteckt geboren» zu, Akten entsorgt zu haben. Statt einer Frau die Unterlagen über deren Geburt und Fremdplatzierung vollständig zu kopieren, vernichtete sie 2021 Aktenstücke.

Die Betrüger sind aktiv wie noch nie

Die Meldungen über Cybervorfälle erreichten 2023 einen neuen Höchststand. Beliebte Masche: gefakte Polizeianrufe.

Die Zahlen steigen bedrohlich an: Im zweiten Halbjahr 2023 wurden dem Bundesamt für Cybersicherheit 30 331 Vorfälle gemeldet – fast doppelt so viele wie im Vergleichszeitraum 2022 (16 951). 2020 waren es erst knapp 11 000 Fälle – im ganzen Jahr.

Jetzt zeigt eine Auswertung des Bundes: Die allermeisten Cybervorfälle betreffen den Bereich Internetbetrug. Besonders aktiv waren die Kriminellen im Oktober 2023. Über Wochen hinweg meldeten sich jeweils über 1000 Betroffene beim zuständigen Bundesamt. Allein in der letzten Oktoberwoche registrierte das Bundesamt 2059 Vorfälle, 1638 davon waren Betrugsversuche. In dieser Kategorie dominieren die Anrufe von vermeintlichen Polizeibehörden (914). An zweiter Stelle liegen allgemeine Betrugsversuche, darunter vor allem gefälschte Jobangebote (453). 193 Phishingattacken wurden registriert und 68 Spam-Vorfälle (unter anderem Werbung für Investmentbetrug und Fakekredite).

Zugriff auf Computer ergaunern

Die Masche mit den Anrufen von angeblichen Polizeibehörden dominiert gemäss Bundesamt für Cybersicherheit seit Juni 2023 und ist massgeblich verantwortlich für den starken Anstieg der Zahlen. Angerufene werden von einer computergenerierten Stimme aufgefordert, die Nummer 1 zu drücken, worauf sie mit einem Callcenter von Betrügern verbunden werden. Hier sagen die Kriminellen, es gebe Unregelmässigkeiten mit der SwissID oder dem Bankkonto.

Die Betrüger wollen potenzielle Opfer dazu bringen, ein Fernwartungsprogramm herunterzuladen, damit sie Zugriff auf den Computer erhalten. Sie überreden ihre Opfer, das E-Banking zu

starten, um später Zahlungen (an sich) auszulösen.

Bei den betrügerischen Jobangeboten kontaktieren Kriminelle über Whatsapp und andere Messengerdienste potenzielle Opfer und geben sich als Stellenvermittler aus. Dazu verwenden sie die Firmennamen grosser Jobvermittlungsunternehmen. Potenzielle Opfer verwickeln sie mit lukrativen Angeboten in einen Chat-Dialog und bringen diese unter einem Vorwand dazu, Geld zu überweisen.

Weniger Erpressungen gemeldet

Leicht rückläufig war im letzten Halbjahr die Zahl der Meldungen von Firmen, die von Cyberkriminellen erpresst wurden (Ransomware). In der Vorjahresperiode waren es 54 Meldungen, nun sind es noch 42. Aus dem Halbjahresbericht des Bundesamts für Cybersicherheit geht allerdings nicht hervor, wie viele der Erpressungsversuche erfolgreich waren und wie hoch die Schadenssumme ist. Otto Hostettler

So schützen Sie sich

- Beenden Sie das Gespräch mit aufdringlichen und fragwürdigen Anrufern.
- Geben Sie Unbekannten nie Fernzugriff auf Ihren Computer.
- Keine Bank und auch keine Kreditkartenfirma verlangt am Telefon nach Ihrem PIN-Code.
- Ignorieren Sie Nachrichten mit angeblichen Stellenangeboten.
- Blockieren Sie unliebsame Anrufer und melden Sie die Nummer als betrügerisch (Meldefunktion in der App).
- Achten Sie bei Onlineshops auf Firmenstandort, Impressum und Bewertungen.
- Auf Marktplätzen und Auktionsplattformen gilt: zahlen bei Übergabe der Ware.

abo+ KATHOLISCHE SCHWESTERNGEMEINSCHAFT INVOLVIERT

Wie in der «Kinderfabrik» Hunderte im Versteckten gebären mussten – und welche Rolle Solothurner Ordensschwestern dabei spielten

Abgelegen im Jura betrieb das Seraphische Liebeswerk Solothurn ein Heim für «gefallene Mädchen». Bis in die späten 1970er-Jahre brachten ledige Schwangere dort ihren Nachwuchs zur Welt, viele der Kinder wurden zur Adoption freigegeben. Die Hintergründe wurden nie aufgearbeitet.

Christof Ramser

10.05.2024, 12.35 Uhr

abo+ **Exklusiv für Abonnenten**

«La Kinderfabrik» nannten die Einheimischen den Weiler auf einer einsamen Waldlichtung. Bis 1978 wurden hier 920 Kinder geboren, viele wurden direkt zur Adoption freigegeben.

Bild: Videostill «Né à Belfond»

Zum Beispiel Agnes. 16-jährig wird sie schwanger. Eine Schande für die streng katholische Bauernfamilie. Niemand darf erfahren, dass sie als Ledige bald einen Bauch bekommen wird. Von ihrer Mutter und der Schwester wird Agnes durch die halbe Schweiz verfrachtet, so weit weg wie nur möglich. Das Ziel: ein Mutter- und Säuglingsheim im Jura. «La Kinderfabrik» nennen die Einheimischen den Weiler auf einer einsamen Waldlichtung unweit des Doubs und der französischen Grenze.

1964 bringt Agnes in Belfond ein Mädchen zur Welt. Sie darf es nach der

Geburt weder sehen geschweige denn im Arm halten. Der Säugling wird der jungen Mutter weggenommen und zur Adoption freigegeben.

Zwischen 1952 und 1978 kamen in diesem Heim für «gefallene Mädchen» 920 Kinder zur Welt. Im Versteckten, angeordnet von Eltern, Ärzten, Pfarrern und Vormundschaftsbehörden. Ein Fünftel von ihnen wurde direkt zur Adoption freigegeben.



Agnes durfte ihren Säugling nach der Geburt nicht im Arm halten.

Bild: Videostill «Né à Belfond»

Betrieben wurde die Institution für ledige Schwangere vom Seraphischen Liebeswerk. Die katholische Schwesterngemeinschaft in Solothurn führte mehrere Kinderheime und eine Vermittlungsstelle für Adoptionen. Sie spielte eine gewichtige Rolle bei der Platzierung von Kindern im Rahmen fürsorglicher Zwangsmassnahmen. Gemäss dem Historiker Andreas Fankhauser funktionierte das Seraphische Liebeswerk als «Drehscheibe in der katholischen Deutschschweiz».

Ein Mantel des Schweigens

Agnes ist Protagonistin im Film «Né à Belfond – versteckt geboren», der am Muttertag auf SRF ausgestrahlt wird und von der Solothurner Insertfilm von Pedro Haldemann produziert wurde. Darin arbeitet die Filmemacherin Christa Miranda die Geschichte dieses Geburtshauses auf. Darauf gestossen ist sie bei einem Spaziergang mit einer Freundin unweit von Saignelégier. «Es war in der Gegend bekannt gewesen, was dort geschah», sagt die Autorin und Regisseurin. «Gross darüber geredet wurde aber nicht.»



Urs Zoller wurde ebenfalls in Belfond geboren.

Bild: Videostill «Né à Belfond»

Doch das Thema liess Christa Miranda nicht los. «Ich war fasziniert vom Kontrast dieses idyllischen Orts und seiner dramatischen Geschichte.» Während zwei Jahren recherchierte sie. Sie habe die Arbeit etwas unterschätzt, denn es existieren nur wenige Zeitungsartikel, historisch aufgearbeitet wurden die Vorgänge in Belfond nie. Zudem wurde das Thema stark tabuisiert. «Kaum jemand getraute sich, öffentlich darüber zu reden, wenn sie das eigene Kind weggeben musste.»



Nicole Wey kehrt zurück an den Ort, an dem sie geboren wurde.

Bild: Videostill «Né à Belfond»

Dank einer Studie der ZHAW konnte Miranda Kontakt zu Agnes knüpfen. Und sie erzählt das Schicksal von Nicole Wey. Sie wurde in Belfond geboren und einer Pflegefamilie zugewiesen. Später erfährt Wey, dass sich ihr biologischer Vater, ein angesehener Bijoutier und Zünftler, mit einem Schweigevertrag und 3000 Franken freigekauft hat. Auch Urs Zoller wird porträtiert, der im reifen Alter die Umstände seiner Geburt in Belfond entdeckt.

Umfassende Akteneinsicht bleibt verwehrt

Eine umfassende Akteneinsicht blieb Christa Miranda verwehrt, nicht

zuletzt wegen Persönlichkeitsrechten. So auch die Hebammenbüchlein, in denen der Ablauf jeder Geburt beschrieben wurde. Zudem seien viele Archivmaterialien entsorgt worden. Immerhin konnte sie einzelne Karteikarten der porträtierten Personen einsehen.



Die Hebammenbüchlein dürfte die Filmemacherin nicht einsehen.

Bild: Videostill «Né à Belfond»

Bisher gebe es keine Hinweise darauf, dass die jungen Mütter in Belfond schlecht behandelt wurden, sagt Miranda. Dennoch wirft sie einen kritischen Blick auf das Thema. «Es ist ambivalent: Einerseits wurde Frauen in Notlagen Schutz geboten in Situationen, in denen der gesellschaftliche Druck sowie jener von Familie und Behörden gross war.» Zudem mussten die Frauen so keine strafrechtlich verfolgten Abtreibungen über sich ergehen lassen.

Andererseits gebe es bis heute keine unabhängige Untersuchung der Geschehnisse. Die Ordensschwestern des Seraphischen Liebeswerks – Oberin Katharina Arnold arbeitete selbst in Belfond – sind teilweise sehr alt, ihnen fehlten die Ressourcen dazu.

Erstmals äussern sich die Ordensschwestern

Im Film äussern sich die Schwestern erstmals zu den Vorgängen. Miranda hat sie mehrfach in Solothurn besucht. Ob auch Mütter zu einer Adoption überredet wurden, um eine Nachfrage zu decken, fragt die Autorin einmal. Diesen Eindruck habe sie nicht gehabt, sagt die Oberin. Doch eine absolute Aussage dazu könne sie nicht machen.



Der Weiler liegt in der Nähe des Doubs, unweit der französischen Grenze.

Bild: Videostill «Né à Belfond»

«Né à Belfond» erzählt auf zurückhaltende, einfühlsame Art und mit eindrücklichen Bildern aus dem heute leerstehenden Heim von dramatischen Einschnitten im Leben junger Menschen. Sie blickt zurück auf eine Zeit, in der es gesellschaftlich akzeptiert war, Kinder, die es nicht geben durfte, zu verstecken und sie ihren Müttern wegzunehmen.

Der Film endet mit einer versöhnlichen Note. 36 Jahre nach der Geburt findet Agnes ihre Tochter. Gemeinsam kehren sie nach Belfond zurück.

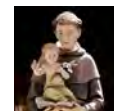
«Né à Belfond – versteckt geboren» von Christa Miranda wird am 12. Mai um 10 Uhr in der «Sternstunde Religion» auf SRF 1 ausgestrahlt.

Mehr zum Thema

abo+ SERAPHISCHES LIEBESWERK

«Sprich mit dem Toneli, dann wird alles gut» – der Heilige Antonius ist auch nach über 800 Jahren eine wichtige Figur

14.06.2023



SERAPHISCHES LIEBESWERK

Kinder fremdplatziert: Die unrühmliche Geschichte einer katholischen Institution

08.11.2019



Für Sie empfohlen

Weitere Artikel >



 EUROVISION SONG CONTEST

Nemo ist bei Wettbüros zurück gefallen, aber wir dürfen weiter träumen ++ Nemo: «Sie hat mich völlig umgehauen»

 Aktualisiert



abo+ GASTRONOMIE

Dieses Paar will die grösste indische Restaurantkette in die Schweiz bringen – doch nun droht ihnen der Gastro-Gau



abo+ SCHWINGEN

Alle sechs Gegner platt im Sägemehl: Der Aargauer Joel Strebel dominiert das Schwingfest in Basel

 Gelesen



abo+ PKSO

«Das ist stossend»: Seit Jahren kein voller Teuerungsausgleich bei der Pensionskasse Kanton Solothurn – nun wehren sich die Pensionäre



abo+ AUSBAUKREDIT

Beschwerde am Bundesgericht: Bipperlisi-Doppelspurausbau soll vors Volk

vor 4 Stunden



Copyright © Solothurner Zeitung. Alle Rechte vorbehalten. Eine Weiterverarbeitung, Wiederveröffentlichung oder dauerhafte Speicherung zu gewerblichen oder anderen Zwecken ohne vorherige ausdrückliche Erlaubnis von Aargauer Zeitung ist nicht gestattet.

SCHULLEKTÜRE

Ein demokratischer Kanon

Einen Kanon gibt es immer, aber wer bestimmt über ihn?
Die Verhandlungen darüber gehören in die Öffentlichkeit.

VON LUKAS BÄRFUSS



Wesentlich sind nicht die einzelnen Werke, wesentlich sind die Zusammenhänge, in die wir sie als Lesende stellen: Central Park in New York, 1981. FOTO: ERNST HAAS, GETTY

Ein Buch allein zu lesen, ist in zweifacher Hinsicht sinnlos.

Erstens: Wer ein einziges Buch liest, eines allein, kann keine Vergleiche anstellen zwischen Stoff und Sprache. Aus Mangel an Zusammenhang, an Kontext wird er oder sie das Buch nicht verstehen. Erst wer ein zweites Buch liest, schafft sich einen Kommentar, eine Kritik, einen Zusammenhang, eine Referenz. Es ist eine Sache, Virginia Woolfs Roman «Miss Dallo-way», erschienen 1925, zu lesen, eine andere, diese Lektüre jener von Auguste Escoffiers «Guide culinaire» von 1903 folgen zu lassen. Die romanhafte Darstellung einer Einladung in der Londoner Upperclass nach dem Ersten Weltkrieg und die enzyklopädische Sammlung von Kochrezepten der bürgerlichen Küche Frankreichs enthüllen die Vorstellungen einer bestimmten europäischen Epoche über die Gastfreundschaft.

Lektüre ist ein Gespräch

Wesentlich sind nicht die einzelnen Werke, wesentlich sind die Zusammenhänge, in die wir sie als Lesende stellen. Aus einem formal konventionellen Werk können wir eine Menge erfahren, wenn wir es mit einem zweiten Buch lesen. Lee Childs «Jack Reacher» und «Der Weg der Vollkommenheit» der Mystikerin Teresa von Avila: Wir können beide Bücher befragen nach der Gewalt und der Erlösung – über die

Rache und die Hingabe. Hier entsteht eine explorative Lektüre, ein Lesen, das erkundet und Zusammenhänge nicht reproduziert, sondern schafft.

Wer so liest, schafft gleichzeitig einen Kanon, schafft sich Referenzwerke. Auf diese Weise lesen wir nicht Texte, wir lesen auch keine Bücher, wir lesen Bibliotheken, und letztlich lesen wir die Welt. Was diese Welt beinhaltet, ist nicht gegeben. Wie diese Welt, in der wir mit anderen leben, aussehen soll, ist nicht gegeben. Deshalb ist es in zweiter Hinsicht sinnlos, ein Buch allein zu lesen: Wenn es niemanden gibt, mit dem ich meine Lektüreerfahrungen teilen kann, werde ich das Buch nicht verstehen. Lektüre ist ein Gespräch, Lesen ist eine soziale Praxis. Lesen stiftet Gemeinschaft, die Gemeinschaft der Lesenden, der Menschen, die sich in einem Gespräch befinden über die Geschichten, mit denen sie sich und anderen die Welt erzählen.

Diese Welt verändert sich, und die Zeit, die wir in ihr verbringen, in der wir sie lesen können, ist beschränkt. Wir müssen entscheiden, welchen Zusammenhang wir in unserem Leben mit welchen Büchern schaffen wollen. Kanon bedeutet Macht. Kanon, das ist der Stock, die Rute, das Mass, das Kanonenrohr. Macht bedeutet, eine Wahl treffen, entscheiden zu können. Ich kann nicht alle Bücher lesen. Welche lasse ich aus? Und in welcher Reihenfolge soll ich die ausgewählten Bücher lesen?

Auch nach 59 Jahren schlägt es ihr noch die Stimme: Sie habe das Kindlein in relativ kurzer Zeit geboren, erzählt Agnes G. an ihrem Stubentisch, «und man hat mir dann das Kind einfach weg...». Ihre Stimme bricht ab, sie hält eine Hand vor den Mund. Schnitt. Wir sehen den mittlerweile leer stehenden Raum in einem Haus in Belfond, in dem Agnes vor bald sechzig Jahren ihre Tochter geboren hat.

«Né à Belfond. Versteckt geboren» heisst der Dokumentarfilm von Christa Miranda, der von diesem abgelegenen Haus im Jura erzählt; die Einheimischen nannten es «La Kinderfabrik». Zwischen 1952 und 1978 wurden unverheiratete (und oft sehr junge) Frauen aus der ganzen Schweiz hierhergebracht, einge-

Wer an die Demokratie glaubt, wird den Kanon an der Wahrheit, der Freiheit, der Gerechtigkeit und der Gleichheit messen. Diese Begriffe bestimmen, wie ein demokratischer Kanon aussieht. In den demokratischen Kanon gehören die Bücher der Subalternen. Jene, die sie befreien, und jene, die sie unterdrücken. Bürgerinnen und Bürger eines demokratischen Staates sollen jene Bücher lesen, die sie verpflichten und binden: die ökonomischen, die ästhetischen, die religiösen Theorien und die universellen Gesetze der Wissenschaft.

Wissen geht verloren

Ob sie uns gefallen oder nicht, manche Texte sind zu einer bestimmten Zeit mächtiger, einflussreicher als andere. Diese Texte zu finden und zu lesen, vergrössert die eigene Handlungsmacht. Die ICD-10, die «International Classification of Diseases» in der 10. Revision von 1990, ist keine geschmackvolle Lektüre. Das Handbuch legt die Grundsätze dar, nach denen unsere Gesellschaft die Gesunden von den Kranken trennt. Und so leicht es fällt, die Nase über Paolo Coelho's «Der Alchimist» zu rümpfen, enthält dieser Text eine Lektion über die spirituelle Sehnsucht der Moderne, über den Kitsch und die ökonomische Kraft, mit der diese Erbauungsliteratur die Herzen und die Brieftaschen von 150 Millionen Leserinnen und Lesern erobert hat. Gemeinsam gelesen, eröffnen sie den Zusammenhang zwischen Positivismus und Obskurantismus.

In einen demokratischen Kanon gehören die vergessenen, die verlorenen, die verbotenen Texte. Sie müssen wir finden und lesbar

machen. Sie erzählen die Verfolgung, das Verschwinden, die Macht der Geschichtsschreibung und die Ohnmacht jener, die keine Archive bekommen. In den demokratischen Kanon gehören jene Werke, die uns unverständlich geworden sind. Zum Fortschritt gehört die Regression. Menschen vergessen. Wissen und Erfahrung gehen verloren. Das sollten wir nicht ohne Widerspruch hinnehmen. Schwere und leichte Sprache, kritische und immersive Lektüre bedingen sich gegenseitig.

Ein Kanon ist vorläufig. Ein Kanon braucht einen zweiten Kanon, der widerspricht, ergänzt, erweitert. Mit der Einführung des Lehrplans 21 verzichtet die Schule auf ihre Macht, verbindliche Werke zu nennen. An die Stelle dieser staatlichen Institution sind das ästhetische Subjekt und das ökonomische Kollektiv getreten. Produkt und Konsum bestimmen über die Aufmerksamkeit und damit über den Kanon.

Einen Kanon gibt es immer. Die Frage ist nur, wer über ihn bestimmt. Der demokratische Kanon will durchgesetzt werden. Die Verhandlungen darüber brauchen Räume für eine gemeinsame Öffentlichkeit. Es braucht Bibliotheken, Hochschulen, Verlage, Plattformen. Ein demokratischer Staat kennt den Wert dieser Strukturen. Sie entscheiden, was wir denken, fühlen und wissen, sie entscheiden, wie wir leben.

Lukas Bärfuss ist Dramatiker, Romancier, Essayist und Dramaturg. 2019 wurde er mit dem Georg-Büchner-Preis ausgezeichnet. Sein letzter Roman, «Die Krume Brot», erschien 2023.

Dieser Artikel ist der vierte Text einer losen Serie zum Thema «Schullektüre und Kanon».

FILM

Die Kinderfabrik im Jura



«Né à Belfond. Versteckt geboren». Regie und Buch: Christa Miranda. Schweiz 2024. Auf SRF in der «Sternstunde Religion»: So, 12. Mai, 10 Uhr.

Lange verhiess es wenig Gutes, wenn ein Videospiel fürs Kino oder Fernsehen adaptiert wurde. Das hat sich spätestens mit «The Last of Us» geändert; nun läuft der nächste Hit. «Fallout» basiert auf der gleichnamigen Rollenspielreihe des US-Gamestudios Bethesda, die ein alternatives Geschichtsszenario beschreibt: Nach dem Zweiten Weltkrieg setzte die Menschheit immer umfangreicher auf Kernenergie, während die Fortschritte in Sachen Computer eher rudimentär blieben. Bis es dann irgendwann zum Atomkrieg kam, vor dem einige Glückliche in umfangreichen Bunkeranlagen – sogenannten Vaults – Rettung fanden.

Die Handlung der Serie setzt einige Generationen später ein: Lucy MacLean (Ella

Purnell), unter dem Erdboden in einem an die USA der fünfziger Jahre angelehnten Biedermeieridyll aufgewachsen, soll mit einem Mann aus dem Bunker von nebenan verheiratet werden. Leider aber entpuppen sich die lieben Nachbarn als brutale Marodeur:innen, die ein Blutbad anrichten und Lucys Vater (Kyle MacLachlan alias Agent Cooper aus «Twin Peaks») verschleppen. Die Tochter macht sich daraufhin zu einer Rettungsmission auf, die sie durch eine postapokalyptische Westernwelt führt.

Dort erwarten sie reihenweise morbide Begegnungen, etwa mit dem untoten Kopfgeldjäger und einstigen TV-Sheriff Cooper Howard (Walton Goggins). Komisch ist das vor allem deswegen, weil die herzensgute Lucy

auch wenn Wey und Zoller grosses Verständnis für die Situation ihrer Mütter zeigen und betonen, dass sie mit ihren Adoptivfamilien Glück gehabt hätten, wird der Schmerz spürbar, den die gewaltsame Trennung für immer hinterlassen hat. «Wir Adoptierten sind ein eigenes Völklein», sagt denn auch Zoller an einer Stelle.

Mirandas Film ist nicht anklagend. Die Regisseurin sucht nach Antworten und Erklärungen und lässt den Protagonist:innen, die sich ihr gegenüber bewundernswert offen zeigen, viel Raum. Und doch bezieht sie klar Stellung, wenn sie das letzte Wort Agnes G. überlässt: «Es war nicht richtig, was man gemacht hat.» **SILVIA SÜESS**

SERIE

Lucy im Strahlenland



«Fallout», Staffel 1. Idee: Graham Wagner und Geneva Robertson-Dworet. USA 2024. Amazon Prime Video.